

Parler tolérance et liberté d'expression en Russie

Raymond Bertin

Numéro 170 (1), 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2019). Parler tolérance et liberté d'expression en Russie. *Jeu*, (170), 80–81.

Parler tolérance et liberté

Raymond Bertin

« Les arts du spectacle aujourd’hui : Liberté et (in)tolérance » : tel était le titre du colloque du 29^e Congrès de l’Association internationale des critiques de théâtre (AICT), qui s’est réunie à Saint-Pétersbourg du 13 au 17 novembre 2018, accueillie par le Prix Europe pour le théâtre.

En Russie, discuter de tels sujets, d’une pertinence très actuelle, relève du défi. Il était troublant d’y entendre des intervenant-es s’exprimer sur la liberté de pensée, la résistance et l’activisme des artistes dans leurs pays respectifs. Alors que le metteur en scène Kirill Serebrennikov, lauréat d’un prix Réalités théâtrales l’année précédente à Rome, voyait son procès débiter à Moscou après avoir passé plus d’un an assigné à résidence¹, on sentait que plusieurs participant-es marchaient sur des œufs... Ainsi, le Pétersbourgeois Nikolai Pesochinsky, président de l’Association russe des critiques de théâtre, a lancé : « Intolérance et liberté d’expression ne sont pas des concepts théoriques pour nous, mais des réalités très concrètes... »

La journaliste et critique indépendante serbe, Tina Peric, a rappelé que l’art théâtral offrait des « instruments puissants qui nous permettent de travailler avec l’humain » dans un objectif d’acceptation et d’inclusion. Elle a évoqué l’importance de construire des ponts entre différentes idées et les personnes : « Nous sommes tous des êtres humains et nous devons aimer l’autre en nous-mêmes ; nous mettre à la place des autres, cela est nécessaire pour enrichir notre identité. » Elle a cité le travail du metteur en scène Oliver Frljić, qui dénonce, dans *Gorki—Alternative for Germany?*, les lacunes du système démocratique allemand : l’artiste provoque délibérément une crise chez ses acteurs en leur faisant jouer des personnages populistes d’extrême-droite, qui

bousculent le public à son tour, en révélant la part raciste de chacun-e.

La jeune critique et universitaire russe Alexandra Dunaeva, également pétersbourgeoise, a parlé de « la révolution éthique de la génération des trentenaires » : « Le système hérité de Stanislavski pose des questions éthiques, dit-elle. Le théâtre doit justifier ce qu’il fait. De nouvelles générations d’artistes réagissent différemment au paradigme théâtral et veulent le changer, mais les hiérarchies sociales ne changent pas. » Le rôle de l’État, la verticalité des rapports, les inégalités hommes-femmes étaient au menu des discussions : « Beaucoup de femmes metteuses en scène et dramaturges ont de nouveaux moyens artistiques ; à Saint-Pétersbourg, un collectif de théâtre à l’agenda féministe provoque l’auditoire, lutte contre les structures traditionnelles. De nouveaux concepts surgissent, comme l’horizontalité, qui se répand dans les médias d’information. » Elle a évoqué un nouveau lieu de théâtre, L’Appartement, un ancien logement communautaire transformé, où l’on présente des spectacles-conversations fondés sur les textes d’auteurs de l’avant-garde russe, liés aux mythes anciens de la ville, et qui ne suivent pas un scénario précis. « On se retrouve dans cet espace ouvert, ce laboratoire, spectatrices et spectateurs inclus, au début un peu coincé-es, où se développe un tissu très fin d’interactions », a-t-elle précisé.

DES PRÉOCCUPATIONS PLANÉTAIRES

Jeffrey Eric Jenkins, des États-Unis, a cité un ancien éditeur du *Times*, Henry Luce, qui, en 1941, dans un éditorial intitulé « Le siècle américain », appelait la société américaine à prendre sa place dans le monde en favorisant

la tolérance, afin de répandre et de défendre la démocratie. Il a noté qu’après l’affaire Weinstein et le mouvement #metoo, l’effet Trump et les tueries de masse accentuent, dans son pays, les manifestations d’intolérance contre les minorités sexuelles et culturelles, ainsi qu’envers les femmes. Cela se reflète au théâtre dans des reprises de classiques réinterprétés, tels *My Fair Lady*, *Kiss Me, Kate* ou *Carousel* sur Broadway, où l’on explore la violence conjugale d’un homme noir sur sa femme blanche, par exemple, ou les politiques de genres. Plusieurs critiques se font alors précautionneux, et les femmes critiques sont notamment décriées par un public de plus en plus mécontent : « Nous ne vivons plus dans une société sûre, il y a une crise de la raison dans ce pays où tout le monde peut porter une arme et tirer sur quelqu’un d’autre. »

Le Hongkongais Cheung Ping-Kuen a amorcé son exposé par un test de couleur, pour dérider l’assistance, faisant ainsi référence au « Mouvement des parapluies », qui a défié les diktats de l’autorité chinoise en 2014 et en 2015. Des milliers de manifestant-es avaient alors opposé à l’uniformité vestimentaire de la police, armée de canons à gaz lacrymogènes, la diversité — et la vulnérabilité — d’une mer de parapluies colorés : « La vie serait plus simple si nous étions tous daltoniens ! a-t-il blagué. On essaie toujours de séparer les gens en jaunes et en bleus (pro-Chine et pro-Hong Kong), mais personne n’écoute jamais les arguments de l’autre. La population de mon pays est très diverse. Comment devenir plus ouverts et accepter d’autres façons de penser ? » Il a cité la compagnie de théâtre Tête Bêche, qui offre dans ses spectacles deux visions opposées du monde, en mettant en

1. Voir mon article « La solidarité théâtrale s’invite au Prix Europe », dans ces pages.

d'expression en Russie

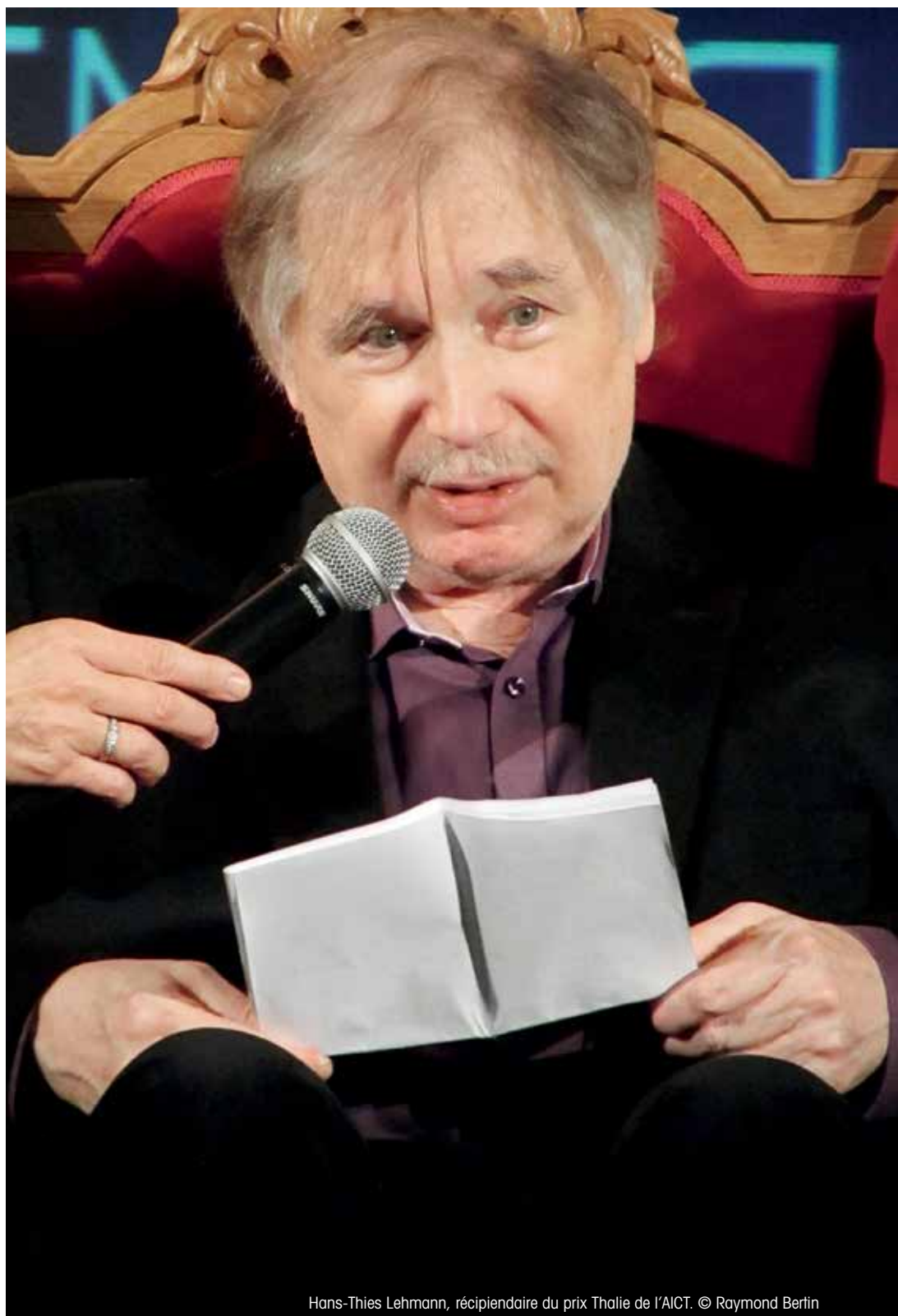
scène, par exemple, deux jeunes couples de la société moderne, aux valeurs différentes. Au public de se faire une idée. Il a également évoqué le cas du rédacteur en chef d'un journal qui a été poignardé, et qu'un groupe de comédien-nes a soutenu publiquement, en affirmant: «Notre liberté de parole est égale à la liberté de la presse.» «Cela, a-t-il ajouté, alors que d'autres affirment que lorsqu'il n'y a pas de nouvelles, c'est une bonne nouvelle! Nous devons défendre la liberté de parole, mais c'est très compliqué à Hong Kong, car la politique entre en conflit avec celle-ci.»

Pour sa part, Manabu Noda a évoqué la situation au Japon, où le premier ministre de droite, Shinzō Abe, était réélu pour un quatrième mandat en 2017. L'oubli volontaire et la feinte de l'ignorance apparaissent là-bas comme une façon de tolérer l'intolérable, surtout chez la jeune génération, dont l'apathie est dénoncée par des gens de théâtre. Fausses nouvelles, faits alternatifs et post-vérité s'imposent, et des pièces théâtralistent la manière dont l'inhibition apparaît dans la psyché collective. *The Kuuki* d'Ai Nagai montre comment l'autocensure est pratiquée dans un studio de télévision et pose la question: à qui veut-on plaire? Le mot *kuuki*, qui signifie «air», fait référence à l'air du temps, au contexte dans lequel il faut accomplir nos échanges quotidiens pour se conformer aux traditions, sans faire de vagues. *The Kuuki* a été primée par les critiques japonais. Une autre pièce, *The Japanese Who Forgot*, dont le titre dit tout, aborde la même problématique².

Cette rencontre concentrée en une matinée s'est conclue par la remise du Prix Thalie³ au théoricien du théâtre post-dramatique Hans-Thies Lehmann, dont l'œuvre, traduite en 26 langues, est lue tant en Europe qu'en Amérique, en Afrique et en Asie. ●

2. Parmi les autres intervenant-es du colloque, notre collègue Michel Vais a suscité plusieurs réactions en parlant de l'affaire *SLAV* et *Kanata*. Sa communication paraîtra dans la revue en ligne *Scènes critiques* de l'AICT.

3. Ce prix est remis depuis 2006 par l'AICT «à une personne qui, par ses écrits, a influencé la pratique de la critique théâtrale».



Hans-Thies Lehmann, récipiendaire du prix Thalie de l'AICT. © Raymond Bertin